

Un aventurier de l'intelligence

Né en 1929, Jean Baudrillard commença par donner des chroniques littéraires aux *Temps modernes*, puis par traduire Brecht et Peter Weiss, l'auteur de « Marat-Sade ». Longtemps professeur de sociologie à Nanterre, il publie dans la foulée de Mai 68 « Le système des objets », puis une « Société de consommation » fidèle à la sociologie marxisante d'alors : critique de la réification du monde et de la climatisation de la vie. Les thèmes qu'il développera plus tard sont pourtant déjà là : gestion par la publi-

cité des « libérations » sociale et sexuelle, stratégies de récupération d'un système omnivore.

En 1973, dans « Le miroir de la production », Baudrillard rompt avec le marxisme. De victimes bâillonnées les masses deviennent les complices d'un ordre mou qui les enrichit à vue d'œil – même si elles en paient le prix fort. Les prétentions du programme commun à changer la vie sont tournées en dérision (« La gauche divine », 1985), comme avait été critiqué l'interventionnisme de l'intellectuel (« Oublier Foucault », 1977). Les

Etats-Unis deviennent le symbole éblouissant de l'ère du vide, de l'obscurité marchande et de l'hyperréalité médiatique (« Simulacres et simulations », 1981, « Amérique », 1986, « Cool Memories », 1987, 1990, 1995). Commence l'apologie paradoxale d'un système jugeant toute chose produite positive et inutile la pensée.

Baudrillard va devenir l'accélérateur inspiré de cette course à l'abîme. Clonage, transsexualité, autoroutes de l'information, fin de l'histoire et dissolution de la réalité, tous ces phéno-

mènes nourriront son théâtre d'ombres (« La guerre du Golfe n'a pas eu lieu », 1991, « Le crime parfait », 1994). Esprit intuitif, Baudrillard multiplie depuis les oracles à propos de cette part maudite que notre société toujours plus « propre » occulte (« La transparence du mal », 1990), lui s'efforçant de penser le mal en contemplatif, comme on regarde un bel incendie. « Je ne suis ni philosophe ni sociologue, dit-il : théoricien, je veux bien ; métaphysicien, à la limite ; moraliste, je ne sais pas. » ■ C. A.

cer, sida, encéphalite et autres tremblantes ne seraient que des symptômes de ce mal rampant. Au point qu'on l'a soupçonné de regretter en secret un ordre symbolique où chacun avait sa vraie place, et d'être de ces grands misanthropes qui cachent leur nostalgie sous leur millénarisme.

Pourtant, le pessimisme de Baudrillard innove radicalement en ce qu'il s'attache moins aux hommes qu'aux structures, aux fautes des « décideurs » qu'à la fatalité des objets. Si Nietzsche avait annoncé l'avènement du « dernier homme », Baudrillard prédit en jubilant celui de l'objet pensant – TV, computer, satellite –, dont nous ne serions plus que l'appendice domestique. Celui des réseaux et des flux, qui forment cette atmosphère factice où flottent des milliers d'objets virtuels, dont nous serions les moins signifiants.

Ses « fusées » sont si aveuglantes qu'on pourrait reprocher à Jean Baudrillard une surcharge d'intelligence. Le soupçonner d'avoir hérité du marxisme le besoin de bâtir un système, quitte à faire l'impassé sur ce qui le gêne, et lui rappeler que la réalité reste infiniment plus obtuse et mutilante que ne le voudraient ses thèses. Ainsi, la guerre du Golfe a bien eu lieu – et continue encore – comme il reste des steppes où Bill Gates et le cybersexe ne sont pas plus d'actualité que les petits hommes verts de l'ex-revue *Planète*.

C'est dans ces dénis que Baudrillard trouve son génie, ses limites aussi. Car, si le désir des Lumières de penser humainement le monde relevait de l'utopie, ne plus réfléchir qu'à son inhumanité pourrait engendrer une utopie noire – aussi belle, parfaite et peu crédible. Elle pousserait à ne plus s'intéresser qu'aux nouvelles par essence catastrophistes que les médias propagent ; qu'à ne plus fréquenter que la morgue de Timisoara ou le vide sidéral des jeux vidéo. A trouver enfin, par une sorte d'idéalisme retourné, un mauvais plaisir à voir les archaïsmes qui se redressent, lourds et saignants, pour compenser la leucémie du réel.

La société, l'art, la subjectivité sont-ils réellement en état de coma dépassé, et sommes-nous ces morts-vivants bardés de prothèses que Baudrillard décrit ? Il répondra que, tout ayant sombré dans la falsification généralisée, là n'est déjà plus le problème. Les choses étant, ses thèses

en viennent presque à revendiquer un caractère invérifiable, à l'image – grimaçante – d'informations TV sur lesquelles personne n'a plus le temps de revenir. Lui demander ses preuves serait donc aussi stérile que d'exiger d'un rêveur qu'il justifie ses visions. Mieux vaudrait d'ailleurs parler à son propos de poésie théoricienne, sinon de voyance théologique, en sachant que jamais le plus chinois des *rabbi* ne fut si paradoxal.

Il fait froid dans le monde de Baudrillard, mais c'est un froid vivace et polaire, celui d'un des derniers essayistes à engendrer la réflexion et le malaise à la fois. Qui se dit impossible à photographier ou à psychanalyser, comme pour se dénier ironiquement toute humanité. Qui aime à se représenter comme un trou noir – sorte d'antipersonne qui aurait délibérément choisi de passer de l'autre côté du miroir.

Comme tous les aventuriers de l'intelligence, Baudrillard est un homme seul. Se gardant des médias pour mieux s'y réintroduire en caméra cachée, ironique et tuese. Car, s'il est un objet pensant, c'est bien lui – ou cet androïde à lunettes qu'il expédie parfois sans conviction devant les caméras –, vivante image de la « chosification » qui nous guette. Et qu'il s'amuse à encourager, avec l'ardeur d'un nihiliste aimant plus que tout dérouter.

Mais croit-il encore à sa propre existence ? N'a-t-il pas été surpris qu'on lui reproche un texte sur la « nullité » de l'art contemporain publié dans une revue patronnée par la nouvelle droite ? Comme si le fait de publier ici ou là avait encore une quelconque importance ! Comme si l'individu Baudrillard était encore parmi nous, alors que seul son cerveau persiste, tel un satellite observant la terre et refusant qu'on le localise ou le récupère.

Baudrillard mésestime son impact. Ses lecteurs ne sont pas plus morts que lui, et ses livres font réagir encore. Mais peut-être préféreraient-il que le monde lui donne raison en cessant de tourner plutôt que d'avoir à se justifier. Mais, quitte à le désespérer à son tour, gageons qu'il survivra à l'an 2000 : c'est nous qui risquons d'être épuisés par ce tournant.

« Le paroxyste indifférent. Entretien avec Philippe Petit », de Jean Baudrillard (Grasset, 204 pages, 105 F).